

sant à peine le temps de respirer et peu d'instants pour s'assurer si vraiment nous existons encore au milieu du tohu-bohu d'occupations qui nous prend tout ce que nous sommes.

Il serait bon pourtant le travail, le travail incessant j'entends, celui qui nous presse de terminer un ouvrage sérieux pour en recommencer un plus sérieux encore, exigeant toute l'attention de notre esprit et toute la force de notre intelligence ; il serait bon, s'il nous permettait de saluer sur la route les figures amies et de serrer les mains qui nous demeurent tendues. Mais comme il nous emporte, emporte, emporte, à travers les heures, les jours, les semaines, les mois, et que tous ces espaces de temps calculés, ajoutés les uns aux autres, ne nous paraissent que des instants fugitifs et insuffisants encore, il est meilleur de s'arrêter, de s'asseoir sur le bord du chemin, et dans une halte, nécessaire à la tête et au cœur, aller à ceux qu'on aime et les appeler à nous.

Aller à ceux qu'on aime !

Bien souvent ils ne sont pas tous là pour répondre à l'appel.

Nos morts, ils sont de deux catégories : ceux-là qui reposent là-bas sous le tertre béni, puis—les morts qui vivent !—c'est-à-dire, les gens qui de nous se sont éloignés lentement, sans raison, et qui ne gardent même plus souvenance de notre visage ou de notre nom.

Pour les premiers, au jour du souvenir, l'âme a une prière, chant pieux, hymne à la fois plein de regret, de douceur et de chaude affection encore. Pour les seconds, le cœur a un mépris que ne peut atteindre leur indifférence.

Donc, chaudes poignées de mains à tous ceux qui se souviennent et causons.

* *

Serai-je triste ? Serai-je gaie ? ...

Je veux bien avouer, discrètement, ici, que l'on vieillit malgré soi ; et toutes ces choses plutôt laides que jolies que l'on voit, avec les années, se multiplier pour se succéder devant nos regards, ne comptent pas pour peu dans la mesure de ce qui vient assombrir notre front et reléguer au deuxième plan la gaieté facile et le rire à belles dents.

Encore si l'on pouvait choisir parmi ces incidents ! Retenir les uns et laisser glisser, inaperçus, les autres !

L'excellent moyen alors pour être toujours rieur et jeune, insouciant et joyeux ! La commode et douce philosophie !

Elle est impossible ...

Ce sont ceux-ci mêmes que l'on voudrait fuir qui s'arrêtent le plus près de nous et qui ne s'éloignent qu'avec quelque part de ce qui est nous ...

Mais je ne vais pas philosopher pour arriver plus sûrement à ennuyer mes généreux lecteurs ; Je me permettrai plutôt de demander à Française, de la Patrie, le sujet des lignes qui suivront.

Cette gentille chroniqueuse nous parle, dans un de ses derniers Lundis, de la quantité prodigieuse de médailles décernées par nos pensionnats et que doivent payer les parents.

Je n'ai passé que ma première enfance chez les religieuses ; on sait, pour me l'avoir entendu dire au journal, que j'ai reçu mon instruction dans une institution laïque. Cependant, je n'ignore pas que les décorations, dorées ou argentées, se paient parfois chèrement là, et parlent éloquentement en faveur de la bourse du papa.

Pourtant, les choses ne se font pas les mêmes partout, et je vous dirai, moi, ce que j'ai vu ailleurs.

Vous connaissez l'académie de Mme Marchand ? Elle tient le haut du pavé parmi nos maisons d'éducation laïques, et en tous points. Ici, comme dans les autres institutions, les médaillées sont en nombre toujours, mais avec cette différence : les déboursés sont faits par la directrice de l'établissement.

Pour ne mentionner que cette dernière année : à part les médailles offertes par certains membres du clergé, quelques amis de l'instruction et de la jeunesse, cinq médailles d'or ont été présentées pour succès supérieur en science ou en art, et huit médailles d'argent pour diplômes de capacité.

Quand je dis *or, argent*, j'entends *or et argent* : j'en avais vu préalablement les dessins, l'artiste graveur les a exécutées sur commande.

Et nos heureuses vainqueurs n'ont eu qu'à tirer une de leurs plus gracieuses révérences ... voilà ce que leur a coûté, à elles, une médaille ! ...

C'est bien de cette façon que se doit comprendre dans son acception pompeuse : *récompense au mérite*.

Je cite l'académie de madame Marchand ; on peut bien agir de la même manière en d'autres institutions, je n'en sais rien ; mais de celle-ci je puis toujours parler avec connaissance de cause.

* *

Et de ces mots ramassés sur les bancs ! qui n'en a sa cueillette ? ...

De mon temps,—ce n'est plus hier,—nous avions pour inspecteur d'écoles un personnage à la stature carrée, à la figure grave que nous n'avions vue déridée jamais. Il nous glaçait d'effroi ! Et l'élève la plus sûre de son fait, la mieux ferrée, devenait craintive, balbutiait, en sentant s'arrêter sur elle le regard profond et interrogateur du visiteur que nous trouvions, nous, peu commode.

Je faisais ma syntaxe,—je l'ai faite, malgré que ça n'y paraisse pas bien des fois ;—arrive monsieur l'inspecteur, s'adressant à ma voisine de droite :

—Mademoiselle, de quel genre est le mot couple ? La pauvre enfant, je la vois encore, priant le plafond de l'inspirer en même temps qu'elle suppliait le parquet de s'entr'ouvrir sous ses pieds.

Puis, s'embarrassant dans la lettre de sa grammaire :

—*Couple* est masculin pour désigner l'union de l'homme et de la femme : Ex : ... *Un couple de fripons ! ! !*

Sur l'instant, nous comprimes que notre inspecteur n'était pas aussi terrible qu'il l'avait paru toujours à nos têtes de fillettes, et rire n'est plus le mot pour vous dire le bon quart d'heure que cet homme passa.

Je termine par un autre.

C'était en deuxième, je crois. La maîtresse donne une leçon de grammaire. C'est encore à propos de grammaire.

—Quel est le pluriel des noms en *au* ?

Une jeune fillette se lève, un peu frappée par l'ampleur de la question :

—Ces noms prennent *x* au pluriel ...

—Bien. Citez un exemple.

La petite malheureuse, voulant se rappeler son livre à la lettre—cette détestable manie qu'adoptent les enfants, manie qui retient forcément leur imagination facile à des bornes si étroites,—veut donner le mot *bateau*, mais ce mot si français pour tant n'arrive plus à sa mémoire : elle n'en veut pas d'autres !

Alors, avec une timidité, une hésitation qu'on comprendra, elle hasarde :

—Un *steamboat*, des *steamboats* ...

H. H. Maucé

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le *Jenneis Miller Illustrated Monthly* est une publication américaine, dirigée par madame Miller et spécialement consacrée aux dames et demoiselles. Tout le monde, néanmoins, peut s'y intéresser. Car elle publie de magistrales pages de science, art et littérature, signées par les premières plumes des Etats-Unis. Mais les dames trouveront à s'y intéresser davantage. Abonnement : une piastre par an ; à New-York, 114, Fifth Avenue.

* *

Ça devient une très louable habitude, chez les journaux français publiés au sein des majorités anglaises, de publier un numéro spécial, qui est comme le livre d'or de leur groupe français. Après

le *Messenger*, de Lewiston, Maine, le *Moniteur Acadien*, de Shédiac, N.-B., nous arrive avec toute une brochure fort intéressante. L'histoire des hommes et des choses de la sympathique Acadie nous y est retracée au long : cela ne peut que contribuer beaucoup à populariser, comme elle le mérite, cette grande famille de la nationalité française en Canada.

Merci et tous nos compliments à notre confrère du *Moniteur* pour cette excellente idée.

* *

M. Ernest Gagnon, de Québec, a bien voulu permettre que nous reproduisions, du *Courrier du Canada*, un article publié par lui-même, le 8 et le 9 février dernier, quelques semaines seulement avant la démolition du Vieux Château de Québec, alors occupé par l'école Normale Laval.

La première des gravures, que nous publions avec cet article, représente le château Saint-Louis après sa dernière restauration (1809-12). C'est cet important édifice qui fut détruit par le feu, le 23 janvier 1834.

La deuxième gravure reproduit le Vieux Château, ou Château Haldimand, quelques jours avant sa démolition, vers la fin de l'hiver de 1892.

L'article que M. Ernest Gagnon nous promet, pour plus tard, contiendra quelques gravures fort intéressantes et des données précises sur le fameux magasin à poudre dont il a été si souvent question pendant quelques semaines dans la presse de Québec.—J. St.-E.

HOMMAGE D'UN LIVRE

A Mlle X ...

L'oiseau léger qui va promener par le monde
Son inconstante humeur, laisse à tout horizon
Sa plume qui s'arrache à l'aile vagabonde,
Comme à tous les buissons les agneaux leur toison.

Ainsi le voyageur sème sa longue route
De souvenirs, n'osant espérer en retour
Qu'un mot affectueux à son cœur qui le goûte,
Comme un rayon de miel ou la fin d'un beau jour.

Ainsi, mademoiselle, à ces modestes pages
Puisse-je vous aujourd'hui faire un aimable accueil !
Lorsque vous en lirez parfois quelques passages,
N'oubliez pas celui dont vous flattez l'orgueil.

Tessier

PETIT POÈME EN PROSE

LES GANTS

A mademoiselle Pa ...

Ostensiblement, Elle mit ses gants devant moi
Des gants lilliputiens, faits pour des mains de poupée, comme les siennes. Des gants or-blond—vierges de tout contact polluant—dont la couleur mignarde se mariait avec les tons chauds de ses mains éblouissantes ; dont la couleur charmeuse plaisait à la vue, de même que la ritournelle favorite à l'entendement.

Je regardais ... et une puissance paisible, reposante, me poignait, m'enveloppait, pendant que son angélique main, si blanche ... si petite ... si belle ... si caressante ... entraînait dans sa prison de peau de chevreau !

Soudain ! Elle me lança ces mots à travers un sourire :

C'est fini ! ... mais, qu'avez-vous donc à rester là, tout chose ? ... Ce n'est pas la première fois que je mets des gants devant vous ... On vous dirait en extase !

Et son sourire était plein de coquetterie.

Je le suis en effet, répondis-je, l'esprit encore frappé de la vision de sa main ... si blanche ... si petite ... si belle ... si caressante ... et de ses gants lilliputiens, or-blond.

E.-Z. MASSICOTTE.